

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François TONOLI

Dans la Grande Grèce

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 314-316

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Dans la Grande Grèce

...Salerne repose là-bas, blanche et jaune, avec la ligne de son port où des vaisseaux de cabotage dorment à l'ancre. Une légère brume enveloppe les files des maisons. Elle voile la cathédrale, où la dépouille mortelle de Grégoire VII a trouvé sa dernière demeure, parmi les trésors des Normands. Il est là à l'ombre des colonnes enlevées à Pæstum, à côté des sarcophages arrachés par Robert Guiscard aux ruines sans défense de la colonie déserte. Le château, dont la possession a coûté tant de sang aux Sarrasins et aux Normands, disparaît aux regards. Trois plans font tout le paysage : à droite, la mer presque grise sous le soleil brûlant, une marge de plaine plus ou moins déployée, plus loin, sur la gauche, la haute et rocheuse montagne, dernier contrefort des Abruzzes. A côté du chemin de fer, s'allongent une file d'arbres dont la verdure lisse finit par donner une sensation sinistre. C'est l'« Eucalyptus ». Sa présence ne dénonce-t-elle pas toujours la terrible « Malaria »? On aperçoit dans l'herbe malade, des troupeaux de chèvres et de buffles aux longues cornes, des toits coniques abritant les bergers, semblables à des huttes de sauvages, quelques pâtres, les jambes enveloppées dans une peau de biche, et çà et là, la blanche façade d'une « Masseria ». Nous sommes à l'entrée de l'ancienne Lucanie.

Cependant, le voyageur ne vient pas dans ces contrées seulement pour évoquer des souvenirs de la Campagne romaine. Il cherche dans le lointain les grandioses rangées de colonnes qu'il connaît depuis si longtemps, pour en avoir étudié les formes. Il les voit maintenant de ses propres yeux les temples de Pæstum.

Inondés par le soleil, s'élèvent dans leur verte solitude, témoins de la splendeur grecque, les derniers restes de l'antique Posidonia. Les hordes sauvages des Sarrasins n'ont pu détruire ce puissant memento d'architectes sans nom et demeurés sans rivaux.

C'est la Grande Grèce en pays italien. Un souffle de parenté s'envole des îles du Péloponèse vers ces landes et repose, comme un esprit de l'antiquité hellénique, sur ces

murs effrités, sur la vieille porte qui, peut-être, a salué Platon.

Des Grecs, venus de Sybaris sept siècles avant J.-C. ont construit sur la côte tyrrhénienne des temples à leurs divinités, en souvenir de leur lointaine patrie. Aujourd'hui, quelques mendiants, les yeux brûlés par la fièvre, séjournent sur les degrés, implorant un soldo, un pauvre soldo pour l'amour de Dieu et de la Madone. Trois ou quatre misérables chaumières semblent se dérober derrière le temple de Cérès — voilà les seules habitations humaines.

Quel tableau ! Des roseaux se balançant à l'ombre de fiers palmiers, au fond la cime rocheuse des montagnes, à quelques pas de là la mer se déroule monotone, baignant le classique profil du temple de Neptune.

Pæstum laisse, avec le golfe de Naples, la plus forte impression que le touriste éprouve en Italie. Ressentie tout entière dans une première visite, cette impression ne saurait être fortifiée par une étude détaillée. C'est un souvenir qui ne s'effacera plus.

Le Temple — tel est le nom que l'on donne au massif de Neptune. A côté parait, écrasée par ces puissantes proportions, la Basilique dont le fronton s'élève de la prairie marécageuse. Le temple de Cérès aussi, voisin de là, semble perdre de sa valeur malgré tous les charmes de sa simple beauté et de sa colonnade grecque. L'oeil étonné revient sans cesse à la première merveille. Goethe lui-même avouait que même parmi les temples de la Sicile, il n'avait rien vu de si beau.

Des chardons séchés et des crocus roses poussent à la base. De grands lézards verts se promènent dans le vide silencieux du sanctuaire abandonné. Des autels ne s'élèvent plus la fumée des victimes offertes aux dieux dépossédés de la Grèce. Comment ne pas se rappeler le nom de la brillante Posidonia, de la ville des roses, dont les remparts étaient ornés de quatre grandes portes, les faites des maisons dorées par un soleil continuel ; c'était un rêve de l'Orient réalisé sur une terre lointaine.

Mais le souvenir du malheur se rattache de près à celui de cette brillante civilisation. Les Sarrasins y ont amoncelé des ruines. Semblables aux essaims des sauterelles, ils se sont abattus sur ces plages, dépouillant les sanctuaires de leurs trésors et saccageant les tombeaux.

Après leur départ, la ville est demeurée déserte, et personne ne s'est plus occupé des ruines de la malheureuse cité ; elles servirent de signal au pêcheur qui regagnait le port de Salerne.

Pendant les siècles où l'humanité demeurait indifférente devant les trésors sauvés du monde antique, où l'histoire de l'art n'était pas encore connue, le voyageur jeté par le hasard sur cette plage devait considérer avec étonnement ces contours grandioses. Mais ces difficultés n'existent plus pour les générations modernes ; depuis longtemps ces formes gigantesques nous sont connues. Des aquarelles, des tableaux de Calame les ont popularisées et pour jamais sorties de l'oubli.

Franz TONOLI